

MUR 1771

Cinquante-septième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1966.

Mes chers confrères,

Vous connaissez la phrase d'André Gide : « C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature ». Telles réactions à ma dernière lettre me l'ont remise en mémoire. Une fois de plus, voulant bien faire, je me suis trompé. Un aimable confrère veut bien m'accoupler, si j'ose dire, à la célèbre marquise, mais c'est pour me tancer ensuite, et d'évoquer don Quichotte. D'autres lui emboîtent le pas et me crient casse-cou. Quel fut donc mon crime, grands Dieux ? J'attaque « les puissants » et c'est dangereux.

Je proteste. J'ai cru, simplement, vous rendre service à tous. Ayant appris que M. Jean Mogin ne répondait pas aux lettres, je m'empressai de vous en avertir, au profit des deux parties : je vous épargnai la peine d'écrire des missives inutiles et, à M. Mogin, celle de les jeter au panier. Où est le mal ?

D'aucuns se sont imaginé des ennuis personnels. Non, aucun ours de ma fabrication ne fut confié au dit M. Mogin et n'a donc pu s'égarer dans les oubliettes de la place Flagey. La vérité est tout autre.

Une dame amie, Française de surcroît, me confie un jour son étonnement de n'obtenir aucune réponse à une question posée à la

R.T.B. au sujet d'une émission consacrée à Verhaeren. L'honneur national me parut en jeu, aussi écrivis-je aussitôt à M. Jean Mogin pour lui signaler cet oubli. Que Bruxelles soit la capitale de la Béotie avant de devenir celle de l'Europe, j'étais prêt à en convenir entre nous, mais fallait-il le claironner à la ronde? Attitude propre à donner le change, je le confesse. M. Jean Mogin est plus franc: Puisque nous sommes en Béotie, montrons-nous Béotiens! N'avons-nous pas des excuses valables? Thèbes, la capitale béotienne, ne se trouve qu'à 73 kilomètres d'Athènes, or il nous en faut parcourir 350 pour nous baigner dans l'atticisme contemporain, lequel ne se distille qu'à Paris. Or, heureux hasard, M. Jean Mogin plonge dans l'euphorie attique: Paris accueille une de ses pièces. Ce n'est pas une mince affaire. Tout le monde s'y est mis: L'Etat belge, c'est-à-dire vous, moi, nous tous. Nous faisons pour lui le même effort que pour M. Luc Vilsen, l'heureux attaché d'un cabinet ministériel, lequel se vit joué au Vieux-Colombier pour la modique somme de 500.000 francs, plus quelques broutilles. Les mêmes conditions avantageuses ont pu être obtenues pour sortir M. Jean Mogin de sa Béotie natale. Nous en attendons les meilleurs résultats. Pour tout le monde.

Un confrère mal avisé prétend que cette « Lady Jane », promue aux honneurs parisiens, est une nouvelle mouture de « La Reine de sept jours », créée au Rideau de Bruxelles avec un succès des plus discrets. Et quand cela serait? La mère ourse lèche patiemment ses oursons pour qu'ils prennent forme; louons l'auteur qui remet son ouvrage sur le métier, sans même le faire vingt fois, selon le précepte de Boileau.

Pourquoi discuter le choix de M. Jean Mogin? Il sauve notre honneur. C'est sa spécialité. La saison dernière, il le fit avec un « Mistère », spécialement commandé à cette fin par M. Jacques Huisman, sans quoi ce dernier n'eût su que faire des crédits de la fondation Caltex, car le directeur du Théâtre National a beau inscrire « Belge » en grands caractères sur les manuscrits envoyés par les aborigènes, le pauvre homme n'y trouve jamais rien de montrable. Par bonheur, un directeur des émissions dramatiques, comme M. Jean Mogin, sait comment plaire au client, les émissions de la R.T.B. en font foi.

Tout ceci prouve la justesse des vues de Roger Bodart, qui se rencontre sur ce terrain avec le prince de Liège. Il faut exporter nos produits. La littérature comme la witloof, les textiles et les armes plus ou moins de contrebande. En arrosant copieusement à Paris les éditeurs et les directeurs de théâtre, les services locaux pourraient s'en tenir aux achats de livres, réservés aux œuvres



de nos académiciens et de leurs amis, toutes garanties « de valeur littéraire certaine », et aux commémorations. L'administration s'en trouverait bien. Les fonctionnaires ne seraient plus distraits de leurs travaux personnels ou de leurs rêveries par des affaires oiseuses auxquelles il leur faut faire mine de s'intéresser. J'en appelle à Roger Bodart. Il ne me contredira pas.

La commémoration a l'avantage d'éliminer la critique. Cinquante ans après la mort d'un écrivain, le lyrisme est de rigueur. Le cas Verhaeren l'a illustré de manière éloquente. Cas exceptionnel, branché sur nos deux ethnies. Fraternellement désunies, elles ont chanté les louanges du poète, et parfois sans l'avoir lu. La vraie gloire, ne l'oublions pas, est à base de légende. Elèverait-on sinon des statues à des généraux ?

Il me souvient d'une commémoration de Charles de Coster à laquelle je fus mêlé. Nous étions quatre Anversois à nous rendre à la cérémonie. En cours de route, déjà pris par le sujet, nous procédâmes à un inventaire. Le premier, un médecin, avait lu « Tyl Ulenspiegel » en traduction néerlandaise ; le deuxième, haut fonctionnaire, possédait le livre, mais ne l'avait pas lu ; le troisième, un avocat, ignorait tout du héros de la fête ; le quatrième était l'orateur de corvée...

Voilà la vraie gloire, « le soleil des morts » selon Balzac, encore que Victor Hugo préfère la lune :

« La gloire, astre tardif, lune sereine et sombre
qui se lève sur les tombeaux. »

L'admiration n'exclut pas l'ignorance. Obliger les enseignants à parler de Verhaeren à leurs potaches, c'est condamner le poète à une longue quarantaine. Pensons à ce bon La Fontaine, impitoyablement disséqué par des analystes desséchants et ne rentrant en grâce, chez les plus affranchis d'entre nous, que le temps de l'école longtemps oublié.

La gloire permet tout, même les hypothèses les plus hardies. Dans son éloge de Verhaeren, un ministre flamand s'attendrissant sur la frustration de son peuple, suppose que ce drame a coûté au moins deux prix Nobel à la Flandre. C'est beau l'imagination ! De tels élans, même voilés de regrets, attestent notre amour de la culture, j'oserais dire des aspects multiformes de la culture. En vérité, ils sont innombrables. Il y a la culture physique : Les sports relèvent du Ministre de la Culture. L'ostréiculture répond à la cuniculiculture. Le Ministre de l'Agriculture, le premier qui, dans nos régions, encouragea les lettres, affecte cette année 3.900.000



francs au concours chevalin belge, soit 1.200.000 francs de plus que l'année dernière, et il n'oublie pas, vous pouvez m'en croire, les races bovines, caprines et porcines. Et je ne cite qu'au hasard.

Tout cela est fort heureux et comme l'affirme l'un de mes amis : La Belgique est un pays de grande culture. Notamment de betteraves.

ROGER AVERMAETE.

P.S. — Pour la première fois, un de mes correspondants me demande de répondre « ouvertement ». J'accède volontiers à son désir.